

Acteur de l'autre côté du mur

Michelle Chanonat

Numéro 150 (1), 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71598ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chanonat, M. (2014). Acteur de l'autre côté du mur. *Jeu*, (150), 5-6.

ACTEUR DE L'AUTRE CÔTÉ DU MUR

Michelle Chanonat

Gottfried Richter évoque son parcours au théâtre en RDA, puis dans l'Allemagne réunifiée. Quelles contraintes, quels espoirs, pour un comédien, avant et après la chute du mur ?

Gottfried Richter, c'est ton nom. Tu es né en 1947, à Leipzig. Deux ans plus tard, l'Allemagne est coupée en deux, tu restes de l'autre côté du mur, en République démocratique allemande. À Berlin-Est, cette même année, Brecht fonde le Berliner Ensemble. Fils de bonne famille, tu reçois une éducation artistique : cours de dessin et peinture, leçons de piano et ateliers de théâtre à l'école Hans Otto. Voulant quitter l'enfance, tu pars le plus loin possible et ne t'arrêtes qu'à Rostock, sur les bords de la mer Baltique. C'est là que tu commences à travailler, des petits rôles. Puis, tu reviens à Leipzig, à l'université de théâtre, où tu étudies pendant quatre ans.

En 1974, après 18 mois de service militaire, tu es engagé comme acteur au Théâtre de Leipzig. Employé permanent, salarié de l'État, comme les fonctionnaires qui dirigent le théâtre. Oui, des fonctionnaires. Les contrats sont d'une durée de trois ans, avec possibilité de renouvellement. Tu racontes : « Il n'y avait pas de censure à proprement parler, puisque les directeurs de théâtre s'arrangeaient pour ne pas programmer de pièces qui auraient pu déplaire. Cela évitait

bien des tracasseries, n'est-ce pas ? Et nous avons tous peur de perdre notre emploi. » Il n'y avait pas d'auteurs interdits, il n'y avait que des auteurs non joués.

Toi, tu rêvais d'un théâtre qui aurait abordé les problèmes contemporains, qui serait allé à l'encontre de l'idéologie ambiante, mais puisque tu voulais jouer, il te fallait choisir, et laisser de côté la politique et les pièces « engagées ». Tu jouais Brecht, Goethe, Schiller, Shakespeare.

DERRIÈRE LE MUR, UN THÉÂTRE D'ÉTAT

Le théâtre en RDA était un art « presque sacré », dis-tu, mais privilégiant la tradition à l'innovation, le répertoire à la création. Les théâtres nationaux étaient très actifs : « On jouait chaque jour une pièce différente et on en répétait une autre. Les théâtres avaient plusieurs salles et donnaient deux ou trois représentations par jour. C'était extraordinaire de pouvoir jouer tous les soirs. Je passais ma vie au théâtre, j'y étais du matin au soir. » Les troupes permanentes rassemblaient une cinquantaine d'acteurs : « On vivait bien, on était bien payés et on n'avait pas autant besoin d'argent qu'aujourd'hui ! »



[...] parfois, la distribution d'une pièce était refaite, afin d'écartier un acteur qui était susceptible de ne pas revenir.

Juste avant la chute du mur, on comptait en RDA, pour une population de 17 millions d'habitants, 60 théâtres nationaux fréquentés par 12 millions de spectateurs par an ! Bien que le théâtre soit largement subventionné, n'étaient financées que les pièces autorisées et destinées à être représentées dans les institutions théâtrales. Si une pièce ne se montait pas, ce n'était pas à cause de la censure, mais du manque de financement. « Nuance ! » dis-tu en clignant de l'œil. Des représentants du parti assistaient aux réunions de programmation des théâtres. « Ce n'était guère possible de travailler en dehors des théâtres de l'État. »

Avec la troupe du Théâtre de Leipzig, tu as fait plusieurs tournées. En Allemagne de l'Est, en Yougoslavie, dans les pays d'Europe du Nord. Pour aller en Allemagne de l'Ouest, « c'était plus compliqué et, parfois, la distribution d'une pièce était refaite, afin d'écartier un acteur qui était susceptible de ne pas revenir. C'était un vrai jeu de hasard, de savoir qui partirait ou pas. » Tu étais un bon candidat, parce qu'à cette époque ton fils était encore un enfant, un lien puissant qui t'attachait à ton pays.

Pendant que des auteurs comme Heiner Müller, Anna Braun, Botho Strauss, Peter Hacks émergent, toi, tu jouais Don Carlos et le Shakuntala. Tu dis encore : « On se souvient, mais on n'aime pas se souvenir. On avait perdu toute espérance, on ne pouvait rien faire. Il ne nous restait que le doute. C'était ça, l'atmosphère. Nous étions surveillés, mais aujourd'hui aussi nous le sommes. »

APRÈS LA CHUTE DU MUR

En 1987, amoureux d'une Berlinoise, tu quittes Leipzig pour Berlin, où tu déniches vite quelques contrats, au théâtre, à la télévision. Au cinéma, tu fais des doublages. Engagé au Maxim Gorki Theater, tu interprètes McMurphy dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, une pièce qui sera jouée plus de 250 fois.

« Beaucoup de choses ont changé après la chute du mur, mais la plus belle, c'était de retrouver les amis de l'Ouest ! » La situation et le statut des comédiens changent aussi. Les troupes permanentes réduisent leurs effectifs quand elles ne disparaissent pas complètement, et désormais les acteurs sont contractuels : « C'était très difficile pour les acteurs de l'Est, on n'était pas habitués à travailler dans ces conditions, à alterner les périodes d'activités et celles de chômage. Le chômage ! À l'Est, ça n'existait pas ! "Job" est un mot qu'on n'utilisait pas. On ne savait pas non plus comment gérer l'aspect financier. "Chercher de l'argent, ce n'est pas mon métier, je ne peux plus travailler", disaient certains metteurs en scène. Les Allemands ont toujours été désespérés », dis-tu en riant...

L'ÉTAT DU THÉÂTRE

Ton regard sur le théâtre d'aujourd'hui dresse un constat au goût amer : « Je ne sais pas si le théâtre a perdu en qualité, mais il a perdu son caractère. Après avoir été dépendant de la vie politique, de l'État, du parti, puis de la politique culturelle, il est maintenant devenu dépendant du nombre de spectateurs. En RDA, il n'y avait pas de stars. Certains acteurs étaient connus, d'autres célèbres, on avait de grands artistes, mais pas de vedettes. Maintenant, on programme des stars pour remplir les salles. »

Pendant l'entretien, en te regardant, je me demandais : qu'est-ce qui fait la beauté de cet homme ? Et puis, j'ai compris à quel point l'amour de ton métier, le désir de jouer, sont intacts en toi. Faire remonter ces souvenirs t'a ému, tu me l'as écrit quelques semaines plus tard. Tu poursuis : « Et pendant que se pavent les stars, les comédiens, ceux qui travaillent pour que le théâtre existe encore dans une dizaine d'années, sont au chômage ! Koltès disait que le théâtre est un art en train de mourir, je crois au contraire qu'il est bien vivant, mais en pleine mutation. Les comédiens devraient jouer partout ; il faut jouer, les comédiens n'existent qu'en jouant ! Faire du théâtre n'importe où et n'importe quand. L'acteur est quelqu'un qui travaille, c'est un professionnel. Un comédien, lui, joue pour vivre... »

Nostalgique, Gottfried ? « Non, désespéré, plutôt. Mais les Allemands sont toujours désespérés ! » redis-tu dans un grand éclat de rire. ●